noms de plantes geurs

Entre ethnologie, linguistique et botanique

Texte: Laurent Gall **Dessins**: Christophe Hennequin

ans le fracas du temps, les peuples ont migré, ils ont fui parfois, se sont implantés, d'autres fois. Toujours ils ont circulé, jamais ils n'ont cessé d'échanger, de communiquer et de commercer... Le végétal, essentiel à la vie des sociétés sur le plan matériel, est également une nourriture spirituelle ; il est enjeu de connaissance. Quiconque veut accéder à sa maîtrise doit avant tout savoir le nommer.

Les noms des plantes nous invitent à un voyage dans le temps et dans l'espace. Tels des couches de sédiments lexicaux, ils nous racontent l'histoire de l'humanité. Examiner la dénomination des plantes revient à faire de « l'archéologie de la **phytonymie** ». Chaque mot a son histoire et appartient à une strate historique. Certains sont très anciens, d'autres sont apparus plus récemment. Faisons quelques étapes sur ces voyages, en compagnie des plantes et de leurs noms.

Du passé au présent, et retour...

Les digitales n'ont pas toujours été appelées « digitales ». Leur nom procède indirectement de la dénomination vernaculaire allemande *Fingerhut*, « déà-coudre », dont la traduction latine est digitale. Le botaniste Fuchs (1501-1566), d'origine allemande, fit le parallèle et définit ainsi le genre végétal *Digitalis* qui

s'est depuis imposé comme nom commun en français. Noms vernaculaires et noms scientifiques ont souvent le même référent et s'influencent les uns les autres, au point qu'il est souvent difficile d'en déterminer l'origine, savante ou populaire.

Pour nous en convaincre, creusons quelques strates et descendons jusqu'à l'époque de Pline l'Ancien (23-79 après J.-C.).

Pour l'auteur naturaliste latin, Umbilicus veneris désigne littéralement le nombrilde-Vénus (le nom scientifique actuel est *Umbilicus rupestris* « nombril des rochers »). Remontons à la surface de notre stratification: à notre époque contemporaine, la même espèce est désignée de part et d'autre de la Manche, parmi une d'autres dénominations locales, en gallois par crampethen mowesi et en breton par krampouezh mouezik, dont une interprétation commune correspondrait à « crêpe de la jeune femme ». Voluptueuse découverte linguistique pour l'archéologue des noms de plantes, qui se perd aussitôt en conjectures sur l'analogie entre Vénus et la « jeune femme ». La plante y a-t-elle été le support imaginaire d'une divinité locale, apparentée à celle des mythes gréco-romains? Est-ce le savoir savant du Moyen Âge et de la Renaissance, dont la langue véhiculaire est le latin et dont le rayonnement s'est peu à peu imposé à l'Occident, qui aurait eu raison de nombre

Les mots pour le dire Phytonymie : n.f., étude des noms de plantes.





de dénominations vernaculaires ? Ou, autre hypothèse, cette motivation lexicale en relation avec un substrat mythique commun a-t-elle pu être présente sur une large aire géographique antérieure à la romanité? D'autant que le latin de Pline, langue fortement imprégnée par le fond rural et paysan, a assurément été inspiré par des noms vernaculaires existant à son époque pour désigner les plantes...

D'est en ouest...

Il ne fait pas de doute que certains noms « nomades » voyagent mieux que d'autres. Leur fondement sémantique se retrouve à l'identique sur de larges aires géographiques et active d'étonnants consensus transculturels, par-delà les diversités lexicales et les barrières linguistiques.

La relation à la fumée dans les manières nommer la fumeterre, Fumaria officinalis, plante des haies et des murets à l'inflorescence discrète, traverse l'Europe d'est en ouest. La même association lexicale « fumée-terre » est reprise à l'identique dans les pays de langues latines (à l'exception de l'Espagne), ainsi que de langues celtiques, scandinaves, ou germaniques (à l'exception des Pays-Bas et de la Lituanie). Elle est issue du latin médiéval fumus terrae, « parce que le suc de cette plante ferait pleurer les yeux comme la fumée » selon Olivier de Serres. De nombreuses autres suppositions ont été faites sur ce sujet mais n'épuisent pas l'interrogation que suscite une telle unanimité sur les plans perceptif et cognitif.

D'intrigantes résurgences à des milliers de kilomètres de distance ne manquent pas d'attirer l'attention. Une même dénomination vernaculaire, le « raisin du diable », sert à qualifier le tamier, Tamus communis (maintenant Dioscorea communis), en Serbie, au Pays basque et en Bretagne. De manière plus globale, les ressorts linguistiques pour nommer le tamier en Europe puisent à trois sources

Les mots pour le dire

Motivation (lexicale): n.f., terme désigne explication sur l'origine des mots et la signification dont ils sont porteurs.

lexicales dont la récurrence est frappante : le feu et le diable ; les reptiles et les batraciens (vipère, couleuvre et crapaud); des végétaux analogues au tamier (raisin, navet, courge) pour certains traits anatomiques. Les trois sources se recombinent à l'envi - « raisin de couleuvre », « navet de feu » ou « courge du diable », etc. – tout en présentant

des ancrages régionaux : dans le Sud de la France, la référence au raisin est plus manifeste que dans le Nord, où le registre du navet l'emporte.

Nous voici face à des « rhizomes lexicaux », dont les hybridations lexicales et les propagations souterraines sont capables de refaire surface à distance! Ils manifestent souvent le phénomène de vicariance, concept commun à la phytogéographie et à la linguistique : une même espèce végétale (ou un terme identique), dont les stations sont éloignées géographiquement, peut révéler une ancienne aire d'expansion homogène, au cœur de laquelle se serait insérée une autre flore (ou un autre groupe lexical) qui est donc plus récente, éloignant progressivement l'espèce aux marges de l'aire primitive.

Comme le soulignent les linguistes Guylaine Brun-Trigaud, Yves Le Berre et Jean Le Dû, « on a ainsi la possibilité d'introduire du temps dans l'espace, de dater les phénomènes, non pas de manière absolue [...] mais de façon relative ».

... et du sud au nord

En survolant la carte d'Europe des dénominations de la noix, une franche scission se fait jour entre le sud et le nord. Les pays du sud reprennent la racine latine nux (nuece en castillan, nous en catalan, noce en Corse, noci en italien...).

Au nord, le terme de base « noix » est agrémenté d'un déterminant précisant l'origine géographique.

Le climat des pays les plus septentrionaux n'est guère propice à la production de noix et laisse supposer que la noix était un produit importé (et elle l'est toujours...). L'utilisation de brou de noix par les Vikings pour teindre de la laine et des pièces textiles en brun-rouge attesterait de l'importation du fruit vers le nord de l'Europe au plus tard au IX^e siècle.

Les pays scandinaves et anglo-saxons nomment le fruit valnøtt (Norvège), walnut (Angleterre) ou walnuss (Allemagne) que l'on peut traduire par « noix gauloise » selon un étymon germanique (IVe siècle avant J.-C.) qui désignait l'ensemble des populations romanes de la Gaule.

De même, le nom de Wallonie remonte étymologiquement à cette période.

Outre-Manche, l'anglais Wales « pays de Galles », est issu du vieil anglais Waelisc signifiant « Celte », « Celte romanisé », et plus largement « étranger ». L'irlandais gall « étranger » permet de définir la noix gallchro par « noix étrangère », tandis que le phonème breton, très proche, kraoù galleg, désigne la noix « noix française », à l'instar des « rhizomes » gallois et écossais. Les AOC (Appellations d'Origine Contrôlée) n'ont finalement rien de nouveau.

En Europe de l'Est, en Estonie, en Lituanie et en Biélorussie, on commerce en termes de « noix grecque » : historiquement, ces trois pays sont issus d'une évangélisation orthodoxe au Moyen Âge, soutenue par l'écriture cyrillique, originaire d'Europe méridionale et de Grèce notamment. Le troisième pays balte, la Lettonie, ayant l'influence religieuse davantage subi catholique d'origine allemande, ne nomme pas la noix « grecque » mais « gauloise » et se rattache ainsi au champ lexical de la zone occidentale. Les voies du commerce et les voies du Seigneur ne sont pas toujours impénétrables : elles imprimeraient de leur marque la circulation des sociétés et, dans leur sillage, la circulation du savoir.

Diversité, quand tu nous parles...

Véritables passeurs de frontières (tant administratives que linguistiques), les noms de plantes qui jalonnent cet exposé s'illustrent par la similitude des motivations linguistiques qui se sont imposées aux imaginaires vernaculaires sur de grandes aires géographiques et au cours du temps long de l'histoire.

Les végétaux à l'identité lexicale étendue sont davantage les arbres et arbustes, ainsi que les herbacées communes (orties, ronces...) dont l'abondance et la morphologie spécifique facilitent un large consensus sur le plan de la dénomination. La permanence dans l'espace des termes motivés se nourrit de bien des raisons culturelles : usages populaires de la plante (propriétés antirhumatismales unanimement reconnues du tamier), adéquation des caractères

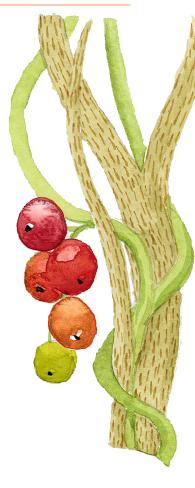
biologiques avec des récits mythiques et rituels (fleurissement en blanc de l'épine blanche – aubépine – au mois de mai, « mois de Marie » ; fleurissement du millepertuis au moment de la Saint-Jean...), concordance d'un trait morphologique avec une propriété thérapeutique (pensée analogique), signe remarquable dans l'anatomie (tubercule aux propriétés rubéfiantes et fruits rouges en grappe du tamier), force de l'écrit dans la fixation des termes, etc.

Il convient également de souligner les innovations techniques et les critères économiques qui participent des ressorts motivationnels.

À l'opposé des noms « apatrides », il est des plantes qui présentent une importante variabilité de dénominations, affublées de nombreux sobriquets et patronymes, jusque dans les variations dialectales très localisées. Il s'agit plus généralement d'herbacées et d'arbrisseaux relativement anodins.

La fumeterre et le tamier se distingueraient plutôt comme des exceptions.

L'étude des noms de végétaux, terrain où s'entrecroisent l'ethnobotanique et la linguistique, incite à suivre le cheminement des peuples et leur connivence avec l'univers végétal. La prolixité du savoir populaire traduit des adaptations fines à la diversité écologique et s'inscrit de fait dans les parlers locaux. On comprend l'intérêt de réaliser toute enquête ethnobotanique dans la langue locale des interlocuteurs. Ainsi, le linguiste Nicholas Evans soutient que « nombre d'aspects de ce savoir traditionnel sont encore inconnus de la science occidentale, et l'on pourrait soutenir que la langue est la plus importante des ressources culturelles ».



Dénominations sans frontières

À y regarder de plus près, ces dénominations de plantes étaient répandues, pour une grande part, bien avant l'imposition arbitraire des frontières et des États modernes. Si le sujet interroge, il peut nous renvoyer à l'actualité, où des populations tentent de migrer, malgré les frontières...

Qu'en aurait-il été hier de la circulation de ces mêmes végétaux et des savoirs associés, dans des conditions de verrouillage des frontières et de suspicion systématique à l'égard de l'Étranger (humain, animal ou végétal), taxé d'invasif avant d'avoir passé le moindre portique d'aéroport?